



LITTÉRATURE

et sciences humaines

Elisabeth Rallo Ditche

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Extrait de la publication

LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com/>

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2010**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361061647

LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

Elisabeth Rallo Ditche

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines
Une collection dirigée par Véronique Bedin

Extrait de la publication

*Aux mômes de la tribu,
leur grand-mère.*

Remerciements

*Merci à ceux qui m'ont aidée dans l'aventure de ce livre,
à Véronique pour m'avoir poussée à l'écrire,
à Marcel pour sa patiente relecture
et son avis toujours si précieux.*

Avant-propos

Les sciences humaines regroupent un ensemble assez disparate de disciplines – comme le montrent les dictionnaires dédiés¹ – : anthropologie, psychologie, psychanalyse, sociologie, économie, mais aussi psychiatrie, droit, linguistique, archéologie, histoire, géographie, philosophie politique... Ces disciplines ont principalement en commun leur « objet » : le comportement humain et certains phénomènes spécifiques à l'homme – pensée, culture, langage, normes, règles, techniques, etc. – dans le passé ou le présent. Elles utilisent des méthodes quantitatives et qualitatives qui soulignent toutes, peu ou prou, l'irréductibilité des sciences humaines aux sciences de la nature.

Les méthodes sont anciennes, même si le mot est d'usage tardif, et sont liées à un débat dont les trois éléments principaux sont la question de l'histoire, la question des lois et celle du sens. D'un côté, les tenants des méthodes quantitatives, Durkheim, par exemple, ou les penseurs des sciences économiques qui cherchent à s'appuyer sur la prévalence de faits quantifiables et considèrent « les faits sociaux comme des choses » ; de l'autre, les chercheurs plus enclins à l'introspection ou à l'interprétation qualitative comme Weber ou Simmel. Le matériau empirique qualitatif est l'ensemble des données issues de la vie psychique ou sociale, constituée en objet d'étude et appréhendée grâce à des documents

1- S. Mesure, P. Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Puf, 2006 ; J.-F. Dortier (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, éd. sciences humaines, 2008 (1^{re} éd. 2004).

divers. Non seulement les objets quotidiens ou les documents de terrain, par exemple, mais aussi l'art et les lettres. Se pose alors la question de l'utilisation de la littérature dans ce champ de recherches.

La littérature comme source

La réflexion des sciences humaines sur la littérature comme source est abondante. Certes, les réponses apportées ne sont pas toutes satisfaisantes pour un spécialiste de littérature, mais l'on peut suivre les sociologues et les historiens qui tentent de prendre en compte la « littérarité » de l'œuvre (le mot même est assez contestable et un rien démodé dans les études littéraires). Les historiens des Annales, dans les années 1970, ont pris en compte la littérature comme cristallisation de l'imaginaire social, les anthropologues dans les années 1980 relancent le débat : l'anthropologue américain Clifford Geertz², par exemple, a renouvelé cette discipline notamment dans l'étude de la culture en tant que système symbolique. Claude Reichler écrit très justement : « L'intérêt pour les questions anthropologiques s'est affirmé à la suite de la crise des schémas de pensée venus des formalismes linguistiques ou structuraux. Inauguré (du moins en France) par les recherches sur la littérature de l'Antiquité, cet intérêt s'est répandu dans l'étude des littératures modernes³. » Dans les années 1990-2000, les sociologues à leur tour reconsidèrent la valeur des modèles proposés par la littérature. Dès lors, celle-ci n'est plus considérée soit comme quantité négligeable parce que du domaine de l'imaginaire, soit seulement comme source documentaire mais véritablement en tant que domaine de réflexion et de recherche sur l'homme et le comportement humain au même titre – mais de façon différente – que les sciences humaines.

2- Anthropologue américain qui a enseigné aux universités de Berkeley, Chicago et enfin Princeton, à la School of Social Science, qu'il contribua à fonder en 1970. En tant que penseur, théoricien mais aussi ethnographe, il a exercé une influence déterminante sur sa discipline (C. Geertz, *Ici et là-bas. L'Anthropologue comme auteur*, Métaillié, 1996).

3- *Littérature et anthropologie. De la représentation à l'interaction dans une Relation de la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, éd. de l'EHESS, L'homme, 2002.



Sociologie et littérature

Les disciplines se côtoient, tout en étant en constante rivalité. La critique littéraire, en particulier la sociologie de la littérature ou l'esthétique de la réception, n'a cessé de se mesurer à la sociologie. Une place particulière, dans le cadre de cette réflexion, doit être accordée à la sociocritique, qui, aux dires mêmes des auteurs les plus éminents de cette discipline⁴, s'est installée entre la sociologie de la création⁵, la sociologie de la littérature et la sociologie de la lecture. Elle a fondé une sociologie du texte « qui étudie la place occupée dans l'œuvre par les mécanismes socioculturels de production et de consommation, ou la place du social dans le texte ». Cette forme de critique interroge l'œuvre par rapport au contexte social dans lequel elle est produite et à son inscription dans l'institution littéraire. Elle postule une référence au socio-historique : « la littérature se charge d'une existence sociale » informée par tout un système de valeurs qui appartiennent aux visions du monde, à l'imaginaire collectif, aux mentalités. Les grands représentants de cette démarche sont Claude Duchet et Henri Mitterand, mais aussi Marc Angenot, Jacques Leenhardt et d'autres. Il est pourtant frappant de constater que la littérature étudiée est le plus souvent la production romanesque de l'époque contemporaine. Le roman, du XIX^e au XXI^e siècle, a surtout la faveur des chercheurs. Que dire des explorations multiples qui ont été faites du roman balzacien : le projet de *La Comédie humaine*, qui devait s'intituler *Études sociales* et à propos duquel Bourget parlera d'un « enseignement sociologique », montre que la littérature de cette époque rivalise avec la sociologie naissante. La théorie du roman expérimental développée par Zola maintient et, par ses prétentions scientifiques, accentue cette rivalité. Pierre Barbéris a démontré magistralement que Balzac avait traité et mis en place dans *Les Chouans* trois grandes questions qui seront analysées dans les années 1960 seulement par les historiens : « la marginalisation du peuple, l'oppression de la femme, la mise hors progrès de la jeunesse⁶ ». Le roman

4- *La Politique du texte, enjeux sociocritiques*, Presses universitaires de Lille, 1992.

5- B. Lahire, *Franz Kafka, éléments pour une découverte de la création littéraire*, La Découverte, 2010.

6- P. Barbéris, *Le Prince et le Marchand, Idéologiques*, Fayard, 1980. On a même encore consacré en 2009 la journée du 28 mars à un séminaire sur Balzac pré-sociologue.

contemporain a aussi donné lieu à beaucoup d'études de ce type : une étude originale a été entreprise pour le xx^e et le xxi^e siècles par Anne Barrère et Danilo Martuccelli qui ont coécrit *Le Roman comme laboratoire*⁷ en se référant à deux cents romans écrits par une vingtaine de romanciers français contemporains, considérant ces œuvres comme « un gisement de catégories nouvelles ».

Les « découvertes uniques » de la littérature

Ce que ce livre veut montrer est un peu différent : on fera ici l'hypothèse que la littérature, dans ce qu'elle a de plus littéraire justement, à travers les œuvres qui passent les époques et survivent à l'usure du temps, a quelque chose de spécifique à dire sur les questions dont débattent les grandes disciplines des sciences humaines et qu'elle l'a dit bien avant que ces sciences ne voient le jour. Marc Angenot analyse ce phénomène : « Le texte littéraire comme essence n'existe donc pas. Ce qui se repère occasionnellement dans un état de culture, ce sont certains écrits – classés littéraires ou non – qui secouent l'entropie des idées reçues ou qui leur tendent un miroir déformant. Certains textes aussi qui cherchent à donner un langage à ces “choses” que les discours canoniques ne verbalisent pas, suivant le principe profondément social que ce qui ne se dit pas n'existe pas⁸. » En effet, il ne s'agit pas de *tout* texte littéraire, mais de *certains* textes qui, à divers moments et dans divers états de culture, se sont emparés de questions qui seront plus tard celles des sciences humaines et ont apporté leur contribution, à leur manière et dans leur langage. Ils « secouent l'entropie des idées reçues », fécondent la pensée des scientifiques (et probablement pas seulement en sciences humaines) et permettent aux questions qui n'ont pas encore été posées de l'être. Parce qu'ils les contiennent en germe, parce qu'ils mettent dans une forme ces interrogations, partielles et singulières, ils contribuent à faire

7- A. Barrère, D. Martuccelli, *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Presses du Septentrion, 2009. Voir aussi « la Littérature, fenêtre sur le monde », magazine *Sciences Humaines*, n° 218, sept. 2010.

8- M. Angenot, « Que peut la Littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social » in *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1988.



émerger ces questions autrement et dans d'autres domaines, qui a leur tour, les examinent et tentent de les éclairer.

Ce qui ne veut pas dire que, dans la littérature, il y a « réponse à tout » et que tout a été dit depuis « qu'il y a des hommes et qui pensent », pour paraphraser La Bruyère. Cette position vis-à-vis du texte littéraire serait naïve. La littérature n'est pas un grand traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations, pas plus que la nature, comme le croit *Zadig*, n'est un « grand livre » où tout est déjà consigné, mais elle est la première façon de scruter (et pas seulement de décrire ou de raconter) le comportement humain et les phénomènes spécifiques à l'homme. Il n'y a pas de grande littérature sans questionnement sur l'homme, la société, l'existence ; il n'y a pas de grande littérature sans prise de position et mise en forme artistique des problèmes de l'humain. Les auteurs qui ont écrit n'ont en rien voulu théoriser, – s'ils avaient voulu bâtir des systèmes, ils seraient philosophes – mais à un certain degré de réalisation de l'art il s'agit de créer un monde qui n'existe pas, certes, mais qui pourrait ou aurait pu exister, et qui pose des questions à ce monde-ci : « Le temps et l'espace, la couleur des saisons, le mécanisme des muscles et des esprits, tout cela, pour l'écrivain de génie, ne constitue pas un donné de notions traditionnelles susceptibles d'être pêchées au tourniquet des vérités publiques, mais une série de découvertes uniques que les grands artistes ont appris à exprimer de leur manière personnelle et unique. », écrit Nabokov⁹. Ce sont ces « découvertes uniques » qui nous intéressent pour les mettre à l'épreuve des sciences humaines.

Ces scénarios qui structurent la pensée

Une question cependant doit être abordée : il ne faudrait pas méconnaître que les sciences humaines ont permis aussi de lire la littérature autrement. N'est-ce pas parce qu'elles existent qu'on entend aujourd'hui un texte d'une certaine façon ? Autrement dit, la question est comme toujours complexe : est-ce que la littérature porte en germe les questions fondamentales dont traitent les sciences humaines, ou est-ce parce que les sciences humaines en

9- V. Nabokov, *Littératures*, R. Laffont, coll. « Bouquins », 2010.

ont débattu d'une certaine façon qu'on les lit aujourd'hui dans les textes littéraires ? Aucun critique n'est vierge de toute science, et aujourd'hui on ne peut lire un texte sans se référer mentalement, comme l'a brillamment montré Umberto Eco, aux « scénarios intérieurs » qui structurent la pensée. Les deux phénomènes s'entrecroisent et se complètent. Ce n'est certes pas un hasard si la psychanalyse est née aussi de la réflexion de Freud sur la tragédie grecque. Si Freud n'a pas « inventé » le complexe d'Œdipe, c'est bien grâce à lui qu'on lit Sophocle différemment aujourd'hui. U. Eco l'a également montré : les nouvelles réflexions amènent de nouvelles façons de lire les textes, mais il s'agit de textes bien particuliers. Les « grands » textes sont susceptibles d'être lus différemment d'une époque à l'autre et recèlent toujours des interprétations nouvelles, ce qui n'est pas le cas de la littérature « de circonstances » – pour utiliser un euphémisme – ou, comme écrit Nabokov, de ceux à qui il reste « l'ornementation des lieux communs ». On jettera donc un regard sur ces textes inépuisables, en oubliant les autres, (qui peuvent d'ailleurs à l'occasion être un terrain de recherche si on n'en n'attend que ce qu'ils sont en mesure de donner) et on les mettra à l'épreuve de certains textes des sciences humaines qui marquent la recherche dans le domaine. La confrontation sera, du moins peut-on l'espérer, fructueuse.

De la modernité des « classiques »

Le choix des textes est guidé par la volonté de montrer que les œuvres les plus « classiques » – celles que l'on a malheureusement tendance à écarter aujourd'hui des cours de littérature pour des raisons diverses – sont riches de possibilités d'analyse dans une perspective contemporaine. En se replongeant d'une manière inattendue dans les « classiques », on lit le monde dans lequel on vit aujourd'hui. C'est pourquoi se côtoient ici Mme de La Fayette et Laurence Sterne, Shakespeare et Cervantès, Thomas Hardy et Molière... On a volontairement choisi des exemples divers, venus de divers pays, des exemples qui, par leur richesse, sont au cœur de cette démarche de « donner un langage à ces “choses” que les discours canoniques ne verbalisent pas », qui ne cessent de nous parler pour nous apprendre à dire ce que nous ne savons pas dire,



et, par là même, nous apprendre à vivre. Au miroir des sciences humaines, ces textes donnent encore davantage la mesure de leur profondeur et de leur modernité.

On examinera quatre grandes questions fondamentales et structurantes au regard des sciences humaines : les rapports entre nature et culture, l'identité, les rapports personnels et les rapports sociaux. Chaque chapitre aborde des points divers et ne prétend jamais épuiser la question. On a volontairement écarté une analyse approfondie des rapports entre littérature et psychanalyse, d'une part à cause de l'ampleur du sujet, d'autre part parce qu'il a semblé judicieux de concentrer les analyses sur des domaines que le lecteur peut aborder frontalement, avec une connaissance livresque et théorique – ce qui est fort difficile pour la psychanalyse. Ce choix reste bien évidemment personnel, tant pour les questions traitées que pour les auteurs étudiés : il est, sinon exhaustif, du moins représentatif de la problématique exposée. D'autres textes sont proposés à la réflexion du lecteur s'il souhaite poursuivre dans cette voie, tous antérieurs à l'émergence des disciplines des sciences humaines, ou juste contemporains. On aura montré ainsi que la littérature est non seulement une « machine à rêver » extraordinaire, sans doute plus encore que tous les instruments technologiques dont nous disposons aujourd'hui, mais aussi une « machine à vivre ». Lorsque, comme dit Yves Bonnefoy, on « lève les yeux de son livre » pour regarder la « vraie vie », le regard est aiguisé pour aller au-delà des apparences, la pensée est affûtée, l'imagination est en branle : de quoi vivre avec ferveur ce lot de destin qui nous est échu.

NATURE ET CULTURE
THOMAS HARDY, ETHNOLOGUE

L'anthropologie¹ semble une science humaine assez éloignée de la littérature, du moins de la littérature écrite, puisqu'elle se fonde au contraire beaucoup sur l'oralité. Mais l'anthropologie n'a pas été toujours cette science de terrain et cette science des origines. Elle est née sans doute à partir de grandes réflexions sur des textes, comme celle de Marcel Mauss sur Rousseau. Ainsi, Carlo Ginzburg découvre derrière Mauss « la grande ombre de Rousseau », ce qui n'est pas une surprise, dit-il, si on en croit Lévi-Strauss pour qui Rousseau est le fondateur des sciences de l'homme². Impossible également de passer sous silence la façon dont Lévi-Strauss compare *Cédipe Roi* de Sophocle et *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche, à la fin de *La Potière jalouse*³, en offrant une analyse structurale désormais célèbre de deux œuvres de registres opposés et distantes de quelque deux mille trois cents ans. La littérature se révèle ainsi un champ d'investigation, un réservoir de scénarios presque inépuisable qui permet de saisir cette part de l'homme qui semble bien être « quasi universelle ».

Dans un article de la revue *Le Débat*⁴, Philippe Descola propose une réflexion sur le paradigme nature/culture dans notre

1- Anthropologie et ethnologie sont employés indifféremment dans ce chapitre, au sens de disciplines qui s'intéressent à la nature humaine et à ses universaux étudiés à travers la diversité des cultures.

2- C. Ginzburg, « Écouter la leçon de l'anthropologie », in *Le Monde* 12/06/2010.

3- Agora Pocket, p. 250 sqq.

4- P. Descola, *Le Débat*, mars-avril 2001 et aussi P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

civilisation. Il montre que depuis Boas et Tylor⁵, la question des rapports entre ces deux pôles est au cœur de la réflexion, une question que Michel Foucault invite d'ailleurs à voir comme une marque distinctive de la connaissance anthropologique. Claude Lévi-Strauss, on l'a dit, remonte explicitement à Rousseau qui, selon lui, a inauguré la réflexion sur ce sujet. Pour Lévi-Strauss l'ethnologie a surgi de la nécessité d'expliquer les modes de pensée de peuples que l'on rencontrait à cause de la colonisation, modes de pensée qui ne semblaient pas faire de distinction entre humains et non-humains (végétaux et animaux). Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle la nature et la culture ont été compartimentées et référées à des méthodes scientifiques bien différentes. Une distinction s'est alors mise en place entre les sciences de la nature et les sciences humaines ou de la culture, ce qui, selon Descola, condamne l'ethnologie à appréhender l'environnement comme cadre extérieur à la culture.

L'anthropologie s'est vue offrir en partage la culture et elle a eu tendance soit à privilégier l'influence de la nature, qui détermine la culture, soit à dire que la culture donnait un sens à la nature. Lorsque le point de vue était matérialiste, l'anthropologie importait des sciences de la nature des modèles d'explication causale – ainsi, pour les marxistes ou pour la sociobiologie, le comportement humain est une réponse adaptative aux facteurs de l'écosystème – et découpait déjà des champs compatibles avec ceux des « naturalistes ». L'anthropologie symbolique au contraire s'est servie de l'opposition entre nature et culture pour étudier les rites, les mythes, les conceptions de la personne, du corps, et d'autres aspects de la vie sociale. Descola souligne que cette partition est typiquement occidentale et que bien des peuples ne la font pas. Pour lui, cette partition et l'anthropologie qui s'appuie sur elle sont sujettes à caution. Et ce schème dualiste semble devenir de moins en moins opératoire pour penser nos

5- F. Boas (1858-1942), anthropologue américain dont les travaux ont contribué à démontrer la force de la notion de culture. Edward B. Tylor (1832-1917) a défini dans *Primitive Culture* (1871), la culture comme un « ensemble complexe qui inclut la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et n'importe lesquelles des autres productions et manières de vivre nées de l'homme vivant en société » et démontré qu'il existe une continuité entre sociétés primitives et sociétés plus évoluées de l'humanité.



propres pratiques et s'effacer au profit d'une étude des différents systèmes possibles de rapports entre l'environnement humain et non humain.

P. Descola analyse l'épistémologie du « naturalisme » – qui est notre manière à nous occidentaux de penser aujourd'hui la nature – où le sujet connaissant et le sujet politique prennent la figure d'un humain abstrait capable de raisonnement et de libre arbitre. Le naturalisme voit les signes de l'altérité dans la discontinuité des esprits, ce qu'on appelle les mentalités. Celles-ci sont connaissables, mais jusqu'à un certain point car on ne peut pas aller dans l'esprit de l'autre : « pour notre malheur de sujet naturaliste » nous ne pouvons pas pénétrer les esprits sauf par la pratique poétique, ou la mystique... qui sont des pratiques peu répandues aujourd'hui chez le commun des mortels.

L'homme et la nature

Un auteur anglais du XIX^e siècle, Thomas Hardy, fournit un exemple étonnant d'une réflexion de cet ordre dans ses romans : loin de montrer la coupure entre nature et culture, il s'emploie au contraire à peindre une société rurale – en voie de disparition – qui vit les rapports sur un autre mode. Il se révèle un extraordinaire penseur de la continuité entre les êtres et les espèces, et récuse le dualisme précédemment évoqué. Son originalité réside dans le fait qu'il s'appuie sur l'expérience qu'il a lui-même de la région du Dorset où il a vécu enfant et adolescent, de sa connaissance des coutumes locales, pour développer une fiction romanesque mettant en scène des personnages en communion parfaite avec la nature et les êtres qui la constituent, allant à l'encontre même de la pensée qui prend forme en son temps et qui triomphera au nôtre.

Yvonne Verdier, dans son étude sur Hardy⁶, relie l'intérêt de l'auteur pour la société rurale anglaise à la création en 1846 d'une nouvelle discipline, le Folk-lore, établie par W. J. Thoms au Royaume-Uni. Hardy met en scène le Wessex, région imaginaire, dans les *Novels of character and environnement*. Ce cycle regroupe *Under the Greenwood Tree* (*À l'ombre de l'arbre de la*

6- Y. Verdier, *Coutume et Destin, Thomas Hardy et autres essais*, Gallimard, 1995.

forêt, 1872), *Far from the Madding Crowd* (*Loin de la foule déchaînée*, 1874), *The Return of the native* (*Retour au pays natal*, 1878), *The Mayor of Casterbridge*, (*Le Maire de Casterbridge*, 1886), *The Woodlanders* (*Les Forestiers*, 1887), *Tess of the d'Urbervilles*, (*Tess d'Urberville*, 1891) et *Jude the obscure* (*Jude l'Obscur*, 1895), plus deux recueils de nouvelles.

Il n'y a pas chez Hardy à proprement parler de descriptions, de pauses narratives consacrées à l'histoire du pays, à ses coutumes, à ses mœurs : tout est relié sans cesse à l'intrigue, tout est entièrement et parfaitement « romanesque ». L'auteur entend écrire un type de roman bien particulier qui s'écarte des romans à la mode avant lui, mettant en scène la *gentry*, et donne ses lettres de noblesse à la paysannerie. Il réhabilite toute une société, des gens souvent méprisés, qu'on nomme *Hodges* (diminutif de Roger, êtres imbéciles, hébétés, qui parlent un mauvais anglais et ne sont que des gueux), des gens prétendument sans culture et sans finesse, incapables de sentiments. Pour Hardy, le microcosme qu'ils composent est digne de l'intérêt du romancier, d'autant qu'il les connaît bien, par son enfance rurale.

Hardy situe ses récits dans la génération de cette enfance, dans les années 1850, et montre la fragilité de ce mode de vie en voie de disparition à l'aube de la modernité. C'est un poète et un romancier qui a vécu comme un ethnologue de sa région, la sillonnant, prenant des notes et observant toujours. Ses romans qui paraissent d'abord en feuilletons, diffèrent complètement de ceux qui étaient en vogue, « politiquement corrects » dirait-on aujourd'hui, et fondés sur la pruderie. On le compare à Zola, ce qui est pour la société victorienne le comble de la critique, on lui reproche son pessimisme, ses personnages dissolus, ses fins de romans tragiques. *Jude l'Obscur* – qu'un critique nomme « Jude l'obscène » – fait scandale. On parle de la « wessexmania » de l'auteur. Seul le poète Swinburne loue le roman de Hardy et le considère à sa juste valeur. Après le scandale de *Jude*, Hardy finit par céder et se consacra désormais à la poésie.

Ses paysans ne sont pas un « type », au contraire, même si quelques-uns sont des emblèmes, comme l'homme au rouge, cet



homme qui vend de la craie rouge pour marquer les moutons et sillonne la région, vêtu de rouge, le visage et les mains teints par la craie, dans une roulotte, rouge elle aussi. Même ceux-ci sont intégrés dans l'intrigue et en sont partie prenante, loin d'être des éléments d'une « couleur locale ». La condition des « rustiques » est donc le cœur du récit au point de faire scandale dans les années 1880.

Les héros de son cycle sont tous des paysans, forestiers, fermiers, ouvriers agricoles, parfois des médecins de campagne ou de jeunes institutrices, des pasteurs, qui vivent dans ce milieu rural loin des villes, comme ceux de G. Eliot quelques années avant lui. La réception a été vive, tout cela a paru incroyable. Les critiques ont taxé Hardy d'in vraisemblance, ont trouvé ses personnages beaucoup trop fins et sensibles pour des gens de la campagne, « trop élisabethains » – et il est vrai que l'influence de Shakespeare est indéniable. Mais les personnages de Hardy sont loin d'être invraisemblables : le romancier reconnaît une « âme » à Hodge (le paysan), et en montre tous les aspects, bien que le seul entourage social soit la nature, la seule occupation les travaux de la terre.

Y. Verdier montre que Hardy a renouvelé le roman en imposant par son œuvre une vérité ethnologique avant l'heure, sur une population ignorée, celle des « rustiques » : ceux-ci sont représentés en train de parler de leurs travaux et de leurs pré-occupations, de vivre leur vie quotidienne, et Hardy donne une place de premier rang aux coutumes. Il réhabilite le pauvre paysan, montre toutes ses qualités d'âme et de cœur, mais aussi la richesse de sa langue, de ses mœurs, il montre surtout que Hodge n'existe pas : il n'y a pas de type, tous les personnages sont différents, exactement comme tous les gens des autres classes sociales... Ce monde est difficile à aborder, certes, mais l'observateur sincère qui fait preuve de cette participation indispensable à la démarche ethnologique finit pas comprendre et aimer.

La structure des romans de Hardy est presque toujours la même : l'intrigue commence par un certain nombre d'événements qui tournent tous autour de la vie quotidienne et des affects des personnages, ceux-ci sont souvent heureux, ou au

moins pleins d'espoir. Puis les fils se nouent, la fable progresse et des faits malheureux se produisent, des malentendus, de mauvais hasards, le malheur s'installe, les personnages sont sur une sorte de pente descendante de leur vie, qui ressemble de plus en plus à un destin, et vont à la catastrophe finale. La structure rappelle la tragédie grecque dont Hardy s'inspire. Ce sont des histoires d'amour et de mort qui sont proposées au lecteur. Pour aborder ce monde, on se retrouve comme un personnage extérieur qui marche sur une route de la région et qui doit entrer dans cette société pour faire connaissance avec elle. Ainsi, dans *Les Forestiers*, on suit le barbier du bourg qui se rend dans un village pour acheter la chevelure d'une forestière pour le compte d'une dame riche qui veut une coiffure nouvelle. Dans *Retour au pays natal*, on est surpris par la fête du 5 novembre et les feux de joie qui sont allumés à Egdon. Dans *Tess*, on fait connaissance des paysannes de Marlott par une procession de jeunes filles en blanc. Dans *Le Maire de Casterbridge*, on assiste à une vente aux enchères d'une femme et de son enfant. Toutes ces coutumes surprennent, choquent, parfois de façon brutale, le lecteur. Petit à petit, le lecteur s'habitue et devient un familier de la région et des mœurs des habitants. Un bon exemple est celui d'Angel Clare dans *Tess* : celui-ci, après quelques mois dans la laiterie où il est venu apprendre le métier, se rend compte des préjugés qu'il avait vis-à-vis des fermiers et reconnaît que Hodge n'existe pas. Ainsi, le lecteur est amené à cette compréhension d'autrui et à cette possibilité d'identification nécessaire au roman pour qu'il soit « romanesque » à part entière. Ces fermiers ne sont pas des êtres sur une scène, ils sont ancrés dans un espace, un paysage, une nature avec lesquels ils entretiennent des relations très particulières et originales.

Thomas Hardy et Darwin

Gillian Beer a étudié l'influence de Darwin sur la pensée dans un livre désormais célèbre⁷. Elle y montre que la frontière entre science et littérature, à l'époque de Darwin, n'était pas aussi

7- G. Beer, « Darwin's plots, evolutionary narrative » in *Darwin, George Eliot and 19th century fiction*, Cambridge University Press, 2000.